

Punir Foucault? Son rol dans le domaine incertain de l'histoire de la médecine

JEAN-CHRISTOPHE COFFIN*

Résumé: Michel Foucault m'a servi à construire mes outils d'analyse et m'a évité de m'en remettre totalement aux cadres traditionnels de l'histoire des idées et de l'histoire des sciences. Et la juxtaposition de certains de ses programmes de recherche avec mes propres sujets l'ont rendu incontournable. Ainsi, j'ai inséré mon étude du thème de la dégénérescence au XIXe siècle à partir de ses interprétations sur le pouvoir et les processus de normalisation. J'ai été sensible à ses révoltes qui obligent les historiens à se mettre au travail. Mais, je n'ai jamais eu l'intention de l'ériger en maître à penser; plutôt de le considérer comme une personne que l'on consulte au moments de choix importants.
Mots clés: Histoire de sciences — Histoire des idées — XIXe siècle — Dégénérescence — Corps social — Rôle de Michel Foucault.

Abstract: Michel Foucault helped me to shape my analysis and he avoided me to use the traditional approach of the history of ideas and the history of sciences. The parallel between some of his programs of research and my own subjects made him essential to me. Thus, I integrated my study of the theme of degeneration in nineteenth century according to his interpretations about power and the process of normalization. I gave attention to his revolts which force historians to go back to work. But, I never imagined to consider him as a *maître à penser*. I rather prefer to see him as a man who gives consultations and a man whose you listen to his opinions.
Key words: History of science — History of Ideas — XIX^e — Degeneration — Social Body — Role Michel Foucault.

Mon apprentissage de l'oeuvre de Foucault s'est accompli de manière sinueuse et iconoclaste. Dans un premier temps, je fus surtout sensible à l'auteur en tant que tel. J'ai été, en effet, sensible à ses propos sur le rôle de l'intellectuel, sur les raisons qui le poussaient à écrire tel ou tel livre; ils me sont apparus d'une grande sincérité et d'une grande vérité. Dans un certain sens, il rompait avec deux traditions bien établies. D'un côté, il renonçait à la figure de l'intellectuel qui dit le juste chemin au bon peuple¹; de l'autre, il réaffirmait que l'origine de les livres n'était pas purement intellectuelle². Ses expériences personnelles, pouvaient aussi intervenir dans la décision d'écrire sur

* Centre d'Histoire des Régulations et des Politiques sociales. Angers (France).

1 «Le rôle de l'intellectuel, affirmait-il, n'est pas de dire aux autres ce qu'ils ont à faire. De quel droit le ferait-il? Et souvenez-vous de toutes les prophéties, promesses, injonctions et programmes que les intellectuels ont pu formuler au cours des deux derniers siècles et dont on a vu maintenant les effets. Le travail d'un intellectuel n'est pas de modeler la volonté politique des autres; il est par les analyses qu'il fait dans les domaines qui sont les siens, de réinterroger les évidences et les postulats, de secouer les habitudes, les manières de faire et de penser, de dissiper les familiarités admises, de reprendre la mesure des règles et des institutions et à partir de cette re-problématisation (où il joue son métier spécifique d'intellectuel) participer à la formation d'une volonté politique (où il a son rôle de citoyen à jouer)», in FOUCAULT, M.: «Le souci de vérité», interview de EWALD, F.: *Le Magazine littéraire*, (Paris), n° 207, (mai 1984), p. 22.

2 Dans un interview important il déclarait : «Non c'è alcun libro che io abbia scritto senza che non vi è stata, almeno in parte, una esperienza diretta, personale. Io ho avuto un rapporto personale, complesso, diretto con la follia, l'ospedale psichiatrico, la malattia. E anche con la morte : quando ho lavorato alla, discutendo sul tema della morte nel sapere

la folie, sur la prison ou la sexualité. A la fois, il évitait la médiatisation et le narcissisme de l'auteur que nous connaissons aujourd'hui et, en même temps, il rudoyait l'image de l'universitaire dépourvu d'affects et entièrement dédié à la recherche dans le seul but du bien de l'humanité. L'intellectuel public qu'il était plus ou moins malgré lui, me plaisait, contrairement à d'autres qui lui étaient contemporains.

Dans un second temps, je me suis naturellement plus attardé sur ses écrits. Ils ont rapidement pris l'allure de cette «boîte à outils» qui lui était chère et de boîte à idées. J'ai pu puisé dans ses textes comme bon me semblait, avec toute la liberté qui s'offre au lecteur. Cette lecture s'est accomplie en deux phases relativement distinctes.

Ma première prise de contact avec l'oeuvre de Michel Foucault date du début des années 80, lorsque je pris connaissance de son *Histoire de la sexualité*. J'y découvrais un XIXe siècle que je n'avais pas appréhendé. Je découvrais une façon de dire un aspect de cette époque auquel je n'avais jamais pensé car, comme tant d'autres, j'avais les idées que Foucault contestait dans ce livre. Ce changement de perspective et cette approche paradoxale stimulèrent grandement mon esprit. J'y voyais une manière d'entamer mes recherches de manière plus iconoclaste, donc avec des résultats plus inattendus. Cette imprévisibilité de la conclusion fut le premier lien avec Foucault.

Ma deuxième rencontre avait des objectifs plus précis. La question qui se posait à moi était de savoir si je devais intégrer Foucault dans mes propres travaux. Devait-il entrer dans le champ de mes recherches et devenir un ou les outils de mon analyse? Était-il assez crédible et adapté à mes interrogations? Ces questions avaient une certaine acuité d'autant plus que j'avais pris conscience des commentaires souvent critiques qu'il suscitait chez les historiens.

Parce que ces derniers aiment raconter des histoires, ils craignent le regard et la confrontation avec des philosophes. Ils la redoutent d'autant plus lorsque ceux-ci investissent le domaine de la recherche historique. En dépit d'évidentes problématiques de la part de certains courants historiques comme l'école des *Annales*, la communauté historique demeure dans son ensemble largement empirique et ne considère pas réellement qu'il puisse en aller autrement. Foucault a donc peu ou prou toujours mis la plupart des historiens dans une situation inconfortable, voire a provoqué leur franche hostilité³. Heureusement ou malheureusement, à chacun d'en juger, mon apprentissage de Foucault s'est fait loin des polémiques que l'homme a suscitées et entraînées. J'ai pu lire un Foucault épuré des images traditionnellement en cours à son égard. Le fait de ne pas avoir vécu comme spectateur l'aventure de Foucault dans les années 60 et 70 m'a naturellement empêché de prendre pleinement part aux débats sur son oeuvre⁴. Par ailleurs, le fait d'être élève de Michelle Perrot, de fréquenter l'enseignement d'Alain Corbin m'ont préparé à ne pas voir en Foucault un ennemi, ou un danger mais une potentialité. Ainsi, j'ai, plus facilement que d'autres, pu accéder à

medico, cio è avvenuto in un momento in cui queste cose hanno avuto per me una certa importanza», in TROMBADORI, D.: *Colloqui con Foucault*, Salerno, 10-17, 1981, p. 23. Cette attitude se retrouve également pour d'autres ouvrages, parmi lesquels *Surveiller et punir* vient en premier lieu. A ce propos lire le commentaire subtil de COLOMBEL J., *Michel Foucault. La clarté de la mort*, Paris, Odile Jacob, 1994, pp. 125-27.

3 Plusieurs historiens se sont penchés sur ces rapports compliqués; on consultera avec profit: MEGILL A., «The Reception of Foucault by Historians», *Journal of the History of Ideas*, (New York), 48, (1987), pp. 117-41.

4 PERROT, M. (dir.): *L'impossible prison : recherches sur le système pénitentiaire au XIXe siècle*, Paris, Le Seuil 1980, 317 p.

Cet ouvrage rassemble un certain nombre de travaux d'historiens sur la prison française du XVIIIe et du XIXe siècle et plusieurs textes rencontres entre Foucault et ces historiens. Y figure également une table ronde qui réunit la plupart des historiens qui eurent durant cette période, et par la suite, un dialogue fourni avec Foucault : Maurice Agulhon, François Ewald, Arlette Farge, Alexandre Fontana, Jacques Léonard, Michelle Perrot, Jacques Revel etc.

Foucault sans me frayer un chemin à travers l'épaisseur de la polémique et des critiques qui fusaient à son encontre.

Lorsque j'ai véritablement commencé mon travail de recherche, je n'avais toujours pas décidé de l'adéquation de Foucault. Je n'ai donc pas vraiment répondu aux questions évoquées ci-dessus, que j'avais moi-même formulées. Mais deux raisons essentielles m'ont conforté dans la lecture et l'utilisation de Foucault. D'une part, parce qu'il «donne explicitement aux historiens des idées des travaux à entreprendre»⁵ et d'autre part, pour ses questionnements et ses interrogations méthodologiques. Et j'ajouterai : tout particulièrement à ceux qui ont choisi le champ de l'histoire des sciences. Les questions posées par moi, il a contribué à ce que je les reformule. Je me suis donc progressivement décidé à piocher dans cette oeuvre foisonnante et en perpétuel renouvellement. C'est bien ainsi que son oeuvre a agi sur mon esprit et, par voie de conséquence, sur mes travaux. Un aiguillon, en quelque sorte.

Je crois que c'est ainsi que le percevait également Jacques Léonard, historien essentiel dans ma formation et dans la construction de mes propres travaux. Historien de la médecine, attentif aux aspects sociaux de celle-ci sans en oublier la dimension intellectuelle, Jacques Léonard savait mieux que quiconque les faiblesses de ce champ qu'il avait embrassé dans les années 60⁶. Il trouvait en Foucault un interlocuteur en sachant toutefois que leurs voies et leurs méthodes ne pouvaient pas être identiques. Jacques Léonard était fort conscient des torts dénoncés par Foucault. Il y répondait à sa manière⁷; à la fois par une grande probité intellectuelle, par un goût de la précision, du travail méticuleux afin de s'éloigner autant que possible de la reconstruction historique *a fortiori*, de ce récit historique soi-disant épuré et qui ne l'est jamais autant qu'annoncé. Il gardait du positivisme, une attitude morale, et non pas les postulats. Si je le mentionne, c'est parce que je me suis efforcé, à mon tour, de suivre cette méthode de travail. Paradoxalement peut-être, mes travaux oscillent entre Léonard l'historien de la médecine prudent et modeste et Foucault, l'homme-tourbillon et intempestif.

L'histoire des sciences est en France un domaine de recherche relativement récent pour les historiens, bien qu'il se soit progressivement développé dans les pays européens et surtout aux Etats-Unis. La France reste cependant très en retard par rapport à cette évolution. Quelques prémices se manifestent ici et là aujourd'hui, mais dans l'ensemble le milieu universitaire reste étrangement indifférent à ce champ d'étude et les historiens proprement dits en sont pour ainsi dire quasiment absents⁸. En dépit de leur excellence, les travaux de Gaston Bachelard, de Georges

5 LEONARD, J.: «L'historien et le philosophe. A propos de : *Surveiller et punir. Naissance de la prison*», in PERROT M., *op. cit.*, p. 17.

6 Pour un panorama, il faut lire tout d'abord : *Les médecins de l'Ouest au XIXe siècle*, Thèse pour le doctorat d'état, Lille, Atelier de reproduction, 1978, 3 vol. Puis des articles sur divers aspects fondamentaux de l'histoire sociale et intellectuelle de la médecine française : «Eugénisme et darwinisme. Espoirs et perplexités chez les médecins français du XIXe et du début du XXe siècle»; «La pensée médicale»; «Histoire des sciences médicales et histoire des mentalités»; tous ces articles se trouvent dans *Médecins, malades et sociétés*. Textes réunis par BENICHOU, Cl.: Paris, Sciences en situation, 1992, respectivement pp. 147-73; pp. 217-41; pp. 241-9. Et enfin son beau livre de synthèse: *La médecine entre les savoirs et les pouvoirs; histoire intellectuelle et politique de la médecine française au XIXe siècle*, Paris, Aubier, 1981, 383 p.

7 Voir son intervention mentionnée plus haut.

Ce texte, d'un homme également prématurément disparu, est un des textes les plus censés et les plus justes qui ait été écrit sur l'état d'esprit des historiens face aux livres de ce philosophe.

8 Les auteurs d'un rapport sur l'état de la recherche historique ont fait le même constat; LANGLOIS, C. & CHARTIER, R.: *Les historiens et l'organisation de la recherche (histoire moderne et contemporaine)*. Rapport pour la Direction de la recherche et des études doctorales du ministère de l'Education nationale, Paris, 1991, non publié.

Canguilhem, d'Alexandre Koyré, puis de Michel Foucault, n'ont pas donné naissance à l'enseignement et même au développement de l'histoire des sciences. Certes, ce type d'histoire a traditionnellement eu une place à part dans le savoir universitaire. Domaine de la philosophie, appréhendée de temps à autre par les scientifiques ou les médecins, étudiée par les sociologues, la science s'est souvent trouvée morcelée entre plusieurs disciplines universitaires aux traditions différentes et sans nécessairement des liens très étroits entre elles. Cette caractéristique, que tous les pays évoqués plus haut ont peu ou prou connu, n'a pas abouti aux mêmes situations. Lorsque j'ai orienté mon travail vers le domaine, incertain donc, de l'histoire des sciences, la situation était celle que je viens rapidement de dépeindre. D'un côté des épistémologues, auteurs de textes denses et précis, de l'autre quelques rares historiens, et puis quelque part dans ce panorama confus Michel Foucault.

Cette nouvelle orientation que j'ai donnée à mes travaux s'est opérée lorsque je me trouvais immergé dans le milieu universitaire américain. La lecture de plusieurs auteurs qui liaient l'histoire des sciences et l'histoire de la médecine à l'histoire générale et qui, en outre, laissaient l'approche idéaliste qui régnait traditionnellement en histoire des sciences et dans l'histoire des idées scientifiques, a constitué un véritable tournant dans mes recherches⁹. De surcroît, certains utilisaient Foucault. Encore une fois non pas comme un maître mais comme une boîte à idées.

On m'autorisera à rappeler les étapes de mon travail afin de mieux comprendre les points de rencontre avec Foucault.

A l'origine, il y avait l'intention de travailler sur la notion de décadence au XIX^e siècle. Si j'avais la ferme conviction que le thème était récurrent en dépit de mentalités tournées officiellement vers le progrès, cette notion m'apparut vite comme une catégorie floue et incertaine à travers laquelle on ne pouvait lire l'histoire comme j'entendais le faire. Dès lors, je pensais devoir décortiquer ce discours de la décadence. Il fallait repérer et étudier les moyens grâce auxquels ce refrain de l'angoisse et du déclin se formulait en cette fin de siècle. Dans un premier mouvement je comptais porter mon étude sur l'origine de ce discours. Mais le terme même d'origine risquait de susciter une certaine confusion et de plonger ma recherche dans une impasse. J'abandonnais cette approche pour me concentrer sur les bases, les possibilités à ce discours de s'élaborer. Et Je pris conscience du rôle des médecins dans sa construction. Certains d'entre eux ne rechignaient pas à soutenir cette vision en apportant des faits tels que la diffusion des syphilitiques, l'augmentation du nombre de fous, le déclin démographique. Cette réalité médicale prouvait, pour eux, la perte de vitalité biologique du peuple français. Leurs engagements et leur participation à cette interrogation sur la décadence française étaient à ce point élevé qu'un historien américain, dans une oeuvre à la fois pionnière et majeure, a donné comme sous-titre à son ouvrage : «le concept médical du déclin national»¹⁰. Dans ce concept médical, la théorie des dégénérescences a pris une part prépondérante. Bien que ce ne soit pas son objectif premier, cette théorie contribua fortement à asseoir l'idée de

9 Parmi d'autres, on consultera: BARROWS, S.: *Distorting Mirrors. Visions of the Crowd in Late Nineteenth Century France*, Newhaven, Yale UP, 1981, 221 p.; NYE R., *The Origins of Crowd Psychology : Gustave Le Bon and the Crisis of Mass Democracy in the Third Republic*, Londres, Sage Publications, 1975, 225 p.; NYE R., *Crime, Madness and Politics in Modern France. The Medical Concept of National Decline*, Princeton, Princeton UP, 1984, 367 p.; GOLDS-TEIN, J.: *Console and Classify : the French Psychiatric Profession in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge UP, 1987, 414 p.; PICK, D.: *Faces of Degeneration: a European Disorder 1848-1918*, Cambridge, Cambridge UP, 1989, 275 p.; HARRIS, R.: *Murders and Madness : Medicine, Law, and Society in the Fin-de-Siècle*, Oxford, Clarendon Press, 1989, 366 p.

10 NYE R., *op. cit.*

décadence. Je me suis alors engagé dans une étude de la formation, de la réception et de la diffusion de cette théorie apparue vers le milieu du siècle dernier et ébauchée par un médecin-aliéniste, Bénédic-Augustin Morel (1809-1873) dans un livre intitulé *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*¹¹. C'est pourquoi mon sujet a débouché sur un cadre assez commun à l'histoire des sciences tout comme à l'histoire des idées.

Ce que j'ai maintenu du projet de départ, ce sont les questions pouvant expliquer les raisons d'émergence d'un discours non plus sur la décadence à proprement parler, mais sur la dégénérescence. Pourquoi et comment un tel discours ? En quoi était-il utile à la médecine mentale française ?

Pour mener à bien ce projet, j'ai décidé de faire l'histoire de cette théorie, apanage d'un groupe professionnel en expansion —les médecins-aliénistes— mais encore faiblement intégrés. Toutefois, je ne me suis jamais départi de l'intérêt pour le contexte dans lequel cette histoire évoluait. Les relations entre la culture d'une époque et les formes par lesquelles s'expriment la médecine, tant dans ses cadres de référence que dans ses pratiques me paraissaient une option générale de bon aloi.

Parallèlement il m'apparaissait nécessaire d'étudier les formations et les filiations intellectuelles de ceux dont je lisais les textes, de donner une certaine attention aux concepts utilisés car on ne peut les confondre avec une histoire des mots. Il fallait savoir si le maintien du terme dans le vocabulaire et le langage signifiait nécessairement que chacun lui donnait le même sens. Mon objectif général a donc été d'esquisser les contours d'une histoire de la culture psychiatrique française à travers une théorie qui a servi pendant plusieurs dizaines d'années de socle d'interprétation des pathologies mentales. Histoire des idées scientifiques, sans oublier le contexte de leur développement; donc histoire sociale des idées scientifiques, telle pourrait être la définition, l'étiquette de mon travail.

Si aujourd'hui, cette description est possible, il m'a fallu plusieurs étapes pour pouvoir dessiner mon projet de cette manière. J'ai donc eu besoin, auparavant, d'outils pour me repérer. Foucault fut un de ceux-là car ses thèmes d'étude et ses questionnements rejoignaient mes interrogations. L'intérêt porté à cet auteur n'aurait sans doute pas été aussi grand si je n'avais pas rencontré une sorte de juxtaposition entre ses projets de recherche et les miens. D'autant que ceux que j'ai moi-même entamés, Foucault n'a eu l'opportunité que de les présenter rapidement. En aucun cas, je me sens pour autant continuateur. Mais incontestablement, de rencontrer ces thèmes qui m'intéressaient, dans ses futures études, m'a incité, à tort ou à raison, à me lancer dans ces directions de recherche avec plus d'entrain et surtout avec une plus grande certitude quant à l'adéquation de mon projet.

Ce qu'il annonçait déjà dans *l'Histoire de la folie* sur la dégénérescence eut une forte impression car j'étais au début de mon travail et je trouvais peu de textes contemporains rejoignant mes préoccupations d'alors¹². Cet échange indirect se renouvelait à la lecture de *Naissance de la clinique* et de plusieurs autres textes épars dont certains de ses comptes-rendus de son cours au Collège de France¹³. Question de la dégénérescence, cadres de référence d'une médecine du XIXe

11 Paris, Baillière, 1857, 700 p.

12 «On inventait, dès avant la Révolution, une des grandes hantises du XIXe siècle, et déjà on lui donnait un nom; on l'appelait «la dégénération». (...) Dans ce que Tissot appelle ainsi la dégénération, il y a peu de chose encore de ce que le XIXe siècle désignera par «dégénérescence»; elle ne comporte encore aucun caractère d'espèce; aucune tendance à un retour fatal aux formes rudimentaires de la vie et de l'organisation; aucun espoir n'est encore confié à l'individu régénérateur. Et pourtant Morel, dans son *Traité de la Dégénérescence*, partira de l'enseignement que le XVIIIe siècle lui a transmis; pour lui comme pour Tissot déjà, l'homme dégénère à partir d'un type primitif; (...)» in FOUCAULT, M.: *Histoire de la folie*, Paris, Gallimard, 1972, pp. 395-96. (éd. or. Plon, 1961).
Voir également les pp. 27, 146, 478, 482, 500, 538, 543.

13 «Le pouvoir psychiatrique. Cours 1973-74» et «Les anormaux. Cours 1974-75», in FOUCAULT, M.: *Résumé des cours*, Paris, Julliard, 1989, pp. 55-69 et 73-81.

siècle, dont le socle épistémologique se formait en cette fin du XVIII^e siècle, discours de la causalité, rapports entre sciences de l'homme et médecine, autant de thèmes et de perspectives qui constituaient de bonnes questions de départ. Il prit donc de l'importance parce qu'il traitait, à sa manière, de personnes, de thèmes qui étaient au centre de mon propre travail. Il a fourni, un peu malgré lui, un cadre général dans lequel j'ai inséré mes propres travaux. Ma première réaction fut donc d'abord une confiance dans ses clairvoyances plus qu'une adhésion à ses conclusions. Puis, au fur et à mesure de mes lectures, est né un intérêt croissant sur ses intentions méthodologiques.

L'histoire des idées scientifiques ne peut, —c'est en tout cas l'idée qui m'a animé tout au long de mon propre travail— faire l'économie de l'épistémologie et de ses apports. Je suis tenté de penser qu'il en est de même pour l'histoire dans toutes ses dimensions. Le respect des sources, le goût des archives, la préférence pour les faits plutôt que pour les modèles théoriques pour interpréter un passé souvent complexe ne suffisent pas à donner à l'histoire une âme. Ce sont des moyens incontournables pour la pratique mais insuffisants pour définir, repérer les contours sur les manières de dire l'Histoire. Les faits sont devenus trop souvent un refuge et un prétexte pour les historiens pour refuser tout débat et tout questionnement. Par ailleurs, un certain nombre d'éléments constitutifs du discours historique ont été, au cours des années, largement discrédités. Les faits, certes, mais que de manipulations ont été commises au nom de ces faits. Si la géographie sert d'abord à faire la guerre, comme l'a affirmé avec superbe Yves Lacoste¹⁴, l'Histoire sert pour les grandes trahisons. La parole foucauldienne n'est guère plus manipulatrice que celle des positivistes. Il ne s'agit cependant pas de tenir en opprobre le positivisme par principe, comme d'aucuns cherchent à le faire croire¹⁵. Il s'agit de prendre conscience du discrédit dans lequel il s'est trouvé, notamment à cause de ses hérauts, et d'en tirer les conséquences qui s'imposent. S'il a eu le mérite de mettre à l'honneur les faits, il n'en reste pas moins une doctrine qui véhiculent un ensemble de postulats dont il convient, si ce n'est de les rejeter, de les discuter. Les faits sont nécessaires à l'historien car c'est la matière de son étude. Mais ils ne placent pas pour autant les historiens à l'abri d'une reconstruction du passé qui peut être interrogée car interprétée de manière différente. Lorsque ces faits contribuent à rendre naturel des phénomènes qui sont historiques, ils s'apparentent à une philophie de l'histoire véhiculant des cadres d'interprétation ni plus ni moins honorables que d'autres.

A partir de ce constat —esquissé ici rapidement— je me suis interrogé sur le statut de ma pratique et notamment de deux dimensions de la recherche historique particulièrement sous le regard de Foucault, l'histoire des idées et l'histoire des sciences.

En France, l'histoire des idées n'est pas très prisée. C'est un genre diffus plus qu'une véritable spécialité dans l'enseignement général de l'histoire. Elle est par ailleurs, plutôt discréditée dans la communauté historique. Mais il y a plusieurs manières de ne pas apprécier ce genre historique. Celle que Foucault a dénoncé a peu à voir avec la traditionnelle méfiance dans laquelle l'histoire des idées est cantonnée en France. La tradition des *Annales*, qui s'est largement diffusée dans les années 60, s'intéressait au social et à l'économique en étudiant notamment les pratiques des groupes sociaux. Leurs discours, leurs cultures n'étaient dignes d'intérêt que dans la mesure où ils pouvaient s'insérer dans ce récit vrai que voulaient nous retransmettre ces historiens soucieux de

14 Paris, Maspéro, 1976, 187 p.

15 Un de ses plus constants contradicteurs français écrit à ce propos: «Précisons pour terminer qu'à la différence de Michel Foucault et de ses continuateurs, nous n'estimons pas que le terme de «positivisme» soit nécessairement devenu aujourd'hui digne de péjoration», QUETEL, C.: «Faut-il critiquer Foucault?» in *Penser la folie. Essais sur Michel Foucault*, Paris, Galilée, 1992, p. 101.

nous faire participer à la vie d'hommes et de femmes avec lesquels le public était censé avoir peu de contacts; pour nous faire revivre des vies à jamais disparues de notre réalité quotidienne mais aussi de notre mémoire. Même si les fondateurs des *Annales* n'étaient pas aussi insensibles au domaine de l'histoire des idées qu'on pourrait le penser, même si les meilleurs auteurs d'histoire globale n'ont jamais oublié cette dimension, les jeunes historiens —aujourd'hui aux commandes des institutions universitaires— de ces années 60 ont largement contribué à opposer l'histoire sociale et l'histoire des idées. Dans cette opposition, la première a largement gagné la bataille. Sans doute parce qu'elle bénéficiait d'historiens brillants qui nous ont livré de beaux livres, mais aussi parce que les attentes politiques de ces historiens tout comme du public étaient, en partie satisfaites, par ce type d'histoire. C'était ne nous le cachons pas — la contribution de certains universitaires aux mouvements politiques de gauche. Rendre la parole à ceux d'en bas, à ceux que l'histoire avait traditionnellement négligée depuis qu'elle était devenue une discipline universitaire avec ses enseignements, ses écoles et ses maîtres. L'histoire des idées, en revanche, apparaissait vieillotte, repliée sur des conceptions héritées d'un passé dévoué au positivisme ambiant de la fin du XIXe siècle.

La remise en cause par Foucault de ce type d'histoire est partie de ce constat qui ne lui est donc pas propre. Mais il ne s'est pas limité à contester globalement l'histoire des idées. Il a traqué véritablement tout ses défauts, ses travers en discutant les termes, les concepts dont elle se servait traditionnellement sans trop se demander s'ils étaient véritablement opératoires. En outre, il n'a pas cherché à la nier, la marginaliser mais au contraire à la guérir de ces mauvaises habitudes. C'est la première différence avec les historiens qui soit s'en servaient à la manière traditionnelle, soit qui la reléguaient dans les greniers de leurs anciens maîtres. En outre, il proposait de rompre avec cette opposition installée entre l'histoire sociale et l'histoire des idées que j'ai, à mon tour, cherché à éviter¹⁶. Enfin, cette refondation, cette remise à plat de l'histoire des idées par Foucault ne s'est en fin de compte nullement limitée à cette section de la discipline historique; elle a touché les manières de faire des historiens dans leur ensemble. Car si l'histoire des idées manie plus que d'autres certains mots clés telles que influence, précurseur, origine, cause, diffusion, réception, elle n'est finalement pas la seule à la faire. L'histoire politique, l'histoire sociale les utilisent également sans trop se poser de questions sur l'adéquation de tels termes en regard de ce qu'ils sont censés expliquer. Dans ce travail de mise en question par Foucault, dont les *Mots et les choses* et *L'archéologie du savoir* sont les livres symboles, l'histoire des sciences était particulièrement exposée. Elle était, dans ces années, et le demeure encore aujourd'hui bien que dans des proportions moindres, particulièrement friande de cette façon de faire. Mais Foucault n'est pas, sur ce point, un novateur radical car il s'inscrit dans une certaine tradition qui s'était déjà posée des questions semblables aux siennes, notamment à travers cette tradition française de l'histoire des sciences évoquée plus haut.

De mon côté, j'avais déjà été sensibilisé par d'autres lectures provenant d'historiens. Il y eut, en son temps, Lucien Febvre, un des fondateurs des *Annales* en 1929. Dans un article programme dont

16 «Cio contro reagisco è l'idea che ci sia una rottura tra la storia sociale e la storia delle idee. Si dà per scontato che chi fa storia sociale descrive l'agire degli uomini senza curarsi di ciò che essi pensano, mentre chi fa storia delle idee dovrebbe descrivere come esse pensano, senza occuparsi di ciò che fanno. Ma tutti fanno entrambe le cose, tutti pensano e agiscono.», Entretien avec MARTIN, R. in HUTTON, P.H., GUTMAN, H., MARTIN, H. (dir.): *Tecnologia del sé*, Torino, Bollati Boringhieri, 1992, p. 8 (trad. *Technologies of the Self: A Seminar with Michel Foucault*, Amherst, The University of Massachusetts Press, 1988); DEFERT, D. & EWALD, F. (dir.): *Dits et Ecrits 1954-1988 par Michel Foucault*, Paris, Gallimard, 1994, vol. 4, p. 781.

il avait le secret, il repoussait vigoureusement l'histoire des idées telle qu'elle se faisait à son époque¹⁷. Comme en écho, l'historien italien Delio Cantimori, à la même époque, maugréait à son tour sur la manière dont se pratiquait ce type d'histoire¹⁸. Quelques années plus tard, dans un livre méconnu en son temps et largement ignoré jusqu'à ses proches années, Ludwig Fleck posait les bases d'une histoire de la médecine largement renouvelée¹⁹. Ce médecin d'une rare clairvoyance fut naturellement anéanti par la bêtise qui regnait alors dans son pays. Ses idées restent largement méconnues et demeurent aujourd'hui un programme de recherche extrêmement stimulant.

Ces multiples apports m'ont fourni un cadre méthodologique qui m'a naturellement aidé à me repérer dans ma propre recherche. On ne cherchera pas à démêler précisément qui a eu le plus d'influence. Ce que je peux, en revanche, affirmer, c'est que les travaux de Foucault ont renforcé la dimension historique de nombre de phénomènes auxquels les historiens pensaient si peu qu'ils n'en avaient jamais, ou presque, fait la matière de leurs études. Un des premiers apports de Foucault a donc été d'insufler plus d'histoire dans des champs jusque là vierges du regard de l'historien. Il n'a pas contribué à déconstruire mon matériau, mais à revoir ma copie. Il m'a rappelé la difficulté de l'entreprise, la difficulté de dire, d'écrire ce que l'on comprend et ce qu'on lit des archives et des sources, en général.

En reconstituant les fils de la théorie des dégénérescences, j'ai pu apprécié l'adéquation de certains de ses propos et de ses remises en question. Mon sujet me portait incontestablement vers des rivages peu fréquentés habituellement par l'histoire des sciences. Certes, reconstituer l'histoire d'une théorie, s'interroger sur sa réception et sa diffusion est un exercice des plus traditionnels pour ce genre historique. Ce qui en revanche l'est moins, c'est de ne pas avoir cherché à donner un jugement de valeur sur cette théorie. L'histoire des sciences se présente habituellement comme l'étude de l'émergence de la vérité. Elle doit aider à considérer ce qui est vrai dans le passé afin d'émettre une hiérarchie entre ce qui doit être retenu pas les hommes d'aujourd'hui et ce qui peut passer par pertes et profits. Mon objectif n'a pas été celui-là puisque je n'ai pas analysé cette théorie des dégénérescences pour en connaître sa validité et sa justesse. Je l'ai étudié avec le but de comprendre pourquoi elle a été possible à un moment donné, pourquoi la psychiatrie l'a adoptée comme outil général de compréhension et d'interprétation des pathologies. Tout comme je n'ai pas cherché à démontrer que l'emploi du terme de «théorie» était un abus de langage de la part de Morel et de tous les psychiatres qui l'ont employée après lui lorsqu'ils évoquaient cette question des dégénérescences. Car il ne s'agissait pas de savoir si la médecine mentale de cette époque était scientifique ou non à nouveau se placer dans une optique peu conforme avec le travail de l'historien et émettre un jugement de valeur sur une certaine forme de psychiatrie par rapport à une autre. Il m'est apparu plus profitable de repérer les termes du débat autour de cette question à l'époque plutôt qu'entre nous et eux. Car pour le dire avec les mots de Michel Foucault mon étude n'a pas été écrite «pour une médecine contre une autre, ou contre la médecine pour une absence de médecine. Ici, comme ailleurs, il s'agit d'une étude qui essaie de dégager dans l'épaisseur du discours les conditions de son histoire.»²⁰

17 FEVBRE, L.: «Un chapitre d'histoire de l'esprit humain : les sciences naturelles de Linné à Lamarck et à Georges Cuvier», *Revue de synthèse historique*, (Paris), XLIII, (1927), pp. 37-60.

18 CANTIMORI, D.: *Storici e storia. Metodo, caratteristiche e significato del lavoro storiografico*, Torino, Einaudi, 2e éd., 1971, 693 p.

19 FLECK, L.: *Genesi e sviluppo di un fatto scientifico*, Bologna, Il Mulino, 1983, 256 p. (éd. or. : 1935).

20 FOUCAULT, M.: *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. XV.

En adoptant cette perspective, j'ai cherché à éviter ce penchant des historiens à toujours parler des vainqueurs. Les faits d'ailleurs ne me permettaient guère d'autre option. Ma tâche fut, en effet, facilitée puisque l'Histoire n'a pas retenu cette théorie des dégénérescences tout comme elle n'a pas retenu ses propagateurs. Mais j'aurais pu trouver quelques filiations dans cette histoire avec la formation d'une psychiatrie contemporaine. Les accents de modernité chez certains des individus étudiés ne manquaient pas. Mais je ne me sens pas capable de retracer un fil linéaire et continu de la psychiatrie d'hier à celle d'aujourd'hui. S'il existe, il m'intéresserait plus d'en comprendre les raisons et d'en percevoir les significations que de le décrire minutieusement. C'est pourquoi sans doute, je n'ai pas cherché des psychiatres dans lesquels nous pourrions nous reconnaître aujourd'hui. Dans mon travail, les précurseurs n'existent pas. En somme, cette histoire régulière et modèle de causalités parfaites à laquelle tout historien se dirige presque spontanément j'ai eu quelque peine à la repérer. Pourtant, dans ce siècle officiellement tourné vers le progrès, dans cette époque où la médecine passe pour faire de grandes avancées théoriques et pratiques, cela n'aurait surpris personne. J'aurais pu trouver de multiples petits Pasteur entièrement dévoués au bien de l'humanité.

En fait, ce que j'ai rencontré ce sont beaucoup de positions doctrinales plus que l'analyse des faits médicaux; des options philosophiques plutôt que des exposés de médecine; peu de progrès des connaissances en matière de médecine mentale et pourtant une inflation du discours sur la question de la dégénérescence et des dégénérés.

Quant aux notions d'influence et de diffusion d'une notion, j'ai pu noter combien l'histoire des idées traditionnelle enjolivait, en quelque sorte la réalité issue des faits. Suivre pas à pas le destin de cette théorie a été un parcours de toutes les surprises. Il n'est pas simple d'expliquer comment une théorie, formulée par un médecin voué au catholicisme et partisan du fixisme de la nature, est remaniée de telle manière qu'elle est devenue une doctrine ambiguë de l'hérédité utilisée par la médecine positiviste et républicaine de fin de siècle, en la personne notamment de Valentin Magnan (1835-1916), ami de George Clemenceau, homme politique de la gauche républicaine. En soi, cette évolution n'avait rien de spontané, à moins de supposer que les idées ne suivent pas nécessairement les chemins les plus linéaires. Il a donc bien fallu pour comprendre cet itinéraire insolite, utiliser d'autres approches que celles suggérées par l'histoire des idées. Sauf si on comprend par ce genre non pas «la discipline des commencements et des fins, comme écrivait Foucault, la description des continuités obscures, la reconstitution des développements dans la forme linéaire de l'histoire»²¹, mais plutôt si on garde à l'esprit une vision plus «tragique» de ce type d'histoire. J'entends par là une histoire dans laquelle les hommes sur lesquels on enquête ne sont pas nécessairement des génies de l'intelligence, mais des êtres qui hésitent, des médecins qui ne découvrent pas nécessairement les futurs grands progrès de la médecine; une histoire où la circulation des idées se fait au prix d'incompréhensions, de trahisons, d'oublis tactiques, de rumeurs; enfin une histoire qui sait intégrer les conflits, car le savoir est aussi un instrument guerrier. Tout au long de mon étude j'ai pu me rendre compte du poids des cadres mentaux sur l'analyse patiente des faits.

Mon travail a, en conséquence, débouché sur une histoire de la relativité du savoir médical à une époque donnée. Résultat modeste, typique d'une investigation historique à partir duquel les extrapolations et les modélisations ne sont guère recommandées.

Il y a un point que je n'ai pas encore abordé, c'est celui des interprétations générales, du visage de la société occidentale issue des conclusions de Foucault. Bien que ce ne soit pas le lieu pour

21 FOUCAULT, M.: *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 179.

évaluer l'ensemble de ses écrits, il me paraît nécessaire toutefois d'évoquer si les interprétations sur les sujets traités par Foucault et qui sont les plus proches de mes travaux m'ont été utiles et dans quelle mesure je leur confère une plus ou moins grande crédibilité. Les perspectives laissées par son «œuvre» sont-elles adéquates ou au contraire sont-elles minées de trop d'erreurs pour être retenues plus longtemps?

On connaît les attaques portées à ses ouvrages. Ces livres étaient accusés de comporter des erreurs. Quels types d'erreur? Erreur de dates, de faits qui remettaient en cause, selon les détracteurs le raisonnement majeur des ouvrages²². Conjointement, il lui a été vivement reproché, de manière parfois abusive²³, ses positions à l'égard des acquis de la civilisation occidentale, à l'égard de cette civilisation de la raison construite à travers l'expérience historique des Lumières²⁴.

Depuis les Lumières, il y a de tout dans celle-ci : du merveilleux et du tragique jusqu'à l'horreur. Ces oppositions, cette apparente contradiction est suffisamment problématique en soi pour qu'on creuse un peu la question. C'est en premier lieu ce que Foucault a fait, comme d'autres. Cette analyse qu'il a menée sur le processus de normalisation, de dressage me semble une perspective tout à fait valide. Penser que c'est le seul concept adéquat pour analyser l'évolution de la société occidentale apparaît, en revanche, exagéré. D'autant que si on adopte ce point de vue, on adopte la compréhension du passé à travers un modèle, ce qui permet, très éventuellement de comprendre ce qui s'est passé, mais surtout d'appauvrir la réalité, en supprimant les nuances et les complexités invisibles; enfin cela met mal à l'aise l'historien. Comme Foucault a plus cherché à développer et étayer une(s) thèse(s) qu'à fournir des modèles d'interprétation globale, j'ai été plus à l'aise pour le lire et le suivre dans ses raisonnements. Il convient donc de reprendre ses propos à travers ses propres intérêts de recherche.

Mon cadre général a été de penser que le XIXe siècle était le théâtre d'une lutte acharnée entre les partisans des Lumières et ceux de la contre-révolution pour reprendre des catégories de l'histoire politique et culturelle. Comme Foucault l'a affirmé, l'homme devient, en effet, un objet d'études et de connaissances. Sans doute, les intentions des réformateurs, de tous ceux qui étaient sincèrement animés de l'esprit des Lumières sont bel et bien une réalité et ont influencé sur l'organisation des structures politiques, intellectuelles du début du XIXe siècle. A ce titre, le projet de l'asile relève de l'utopie démocratique pour faire référence à une étude majeure, qui a clairement pris le contre-pied de Foucault²⁵. Mais très vite les idéaux, les cadres de références de départ ont vacillé devant ce qui a été découvert. En effet que découvre-t-on? Ce qui est mis en avant, ce sont essentiellement les dimensions pathologiques de l'homme. Criminalité, folie, l'ensemble des pathologies sociales (misère, prostitution, etc.), la barbarie. Bref, le processus civilisateur mis en marche au XVIIIe

22 Notons que parmi des personnes bien disposées à son égard, des critiques semblables ont été portées. Voir par exemple ce que déclarait Jacques-Guy Petit : p. 72 «Enfin, il convient de confronter rapidement nos informations avec les thèses de Michel Foucault. De même que des études sur l'histoire de l'hôpital amènent à nuancer les vues qu'il a développées dans *l'Histoire de la folie*, force est de constater que quelques aspects de sa démonstration ne sont pas convaincants. Il n'a pas analysé les débats des années 1789-91, ni les codes correctionnels et pénaux. Par une sorte de télescopage, il a rassemblé dans une typologie théorique des éléments épars pris chez les réformateurs du XVIIIe siècle. Il présente donc comme un système cohérent de pénalité ce qui n'est qu'un ensemble disparate, objet de conflits et de compromis.», in *Ces peines obscures. La prison pénale en France (1780-1875)*, Paris, Fayard, p. 72.

23 FERRY, L. & RENAULT, A.: *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1985, 293 pp. (notamment les pages pp. 111-37).

24 Voir par exemple STONE, L.: «Madness», *The New York Review of Books*, (New York), 16-12-1982, pp. 28-36.

25 SWAIN, G. & GAUCHET, M.: *La pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Paris, Gallimard, 1980, 518 p.

siècle semble, après avoir reçu le choc de la Révolution, s'embourber dans l'affreuse réalité de l'humain. Certes, l'idéologie du progrès tient bon durant le siècle d'Auguste Comte. Mais ce qui inquiète, ce sont les forces qui ralentissent le processus. Certains les voient de plus en plus nombreuses. Il est symptomatique —au moins symboliquement— que B.A. Morel dans son ouvrage annonce un traité de régénération qu'il n'a jamais écrit tout occupé qu'il était à recenser les malheurs envahissants de la civilisation. Les médecins, tout en étant bien souvent les hérauts de cette idéologie du progrès et de cette foi positiviste en la science, jouent également un rôle non négligeable dans cette sédimentation de l'angoisse qui prend forme au siècle dernier. Il y a le sentiment dans cette époque que «quelque chose dans la civilisation travaille contre la civilisation». Sentiment qui existe probablement depuis le développement de ce terme mais qui a une force nouvelle au XIXe siècle. La liberté déferlante permise par la Révolution doit être contenue. D'autant que l'homme possède une dimension barbare. Dans ce discours des causes et de la dénonciation, la dégénérescence est un instrument adéquat. La dégénérescence a permis, pour un temps, de reconstituer les derniers avatars d'une société ordonnée. Elle permet de reconstituer ce monde d'ordre perdu, d'un côté par les soubresauts révolutionnaires qui ont rompu les liens sociaux ancestraux, et de l'autre, par la théorie évolutionniste qui a détruit les cadres fixistes auxquels se rangeait la science. Certes, il y a de l'évolution dans la dégénérescence, mais elle se fait dans un mauvais sens. Elle ralentit donc le véritable sens qui est d'aller vers le Progrès.

L'existence et la diffusion d'une telle notion, toujours floue, au moment d'une crise de confiance dans le progrès et l'idéologie démocratique n'appartient pas au hasard. On pourrait, en quelque sorte, affirmer que ce discours de la dégénérescence traduit le lien de la psychiatrie avec le projet de médicalisation en marche depuis la fin du XVIIIe, dont l'outil le plus visible est la notion d'hygiène publique. Le projet initial de la théorie des dégénérescences était de comprendre, donc de contrôler, le milieu car foyer des causes de maladie. L'hygiène publique est née de cette même volonté de maîtriser le milieu, et par là les corps.

Les projets largement humanistes, et témoignage des espoirs du siècle des Lumières, se sont transformés au XIXe siècle. Ce sont ces transformations que j'ai cherchées à traquer, comme d'autres historiens sur d'autres thèmes tels que la prison ou la sexualité. Foucault a donné une cohérence à ces évolutions tandis que les historiens sont, spontanément, plus enclins à chercher les nuances, à modérer ces discontinuités. Néanmoins ce qui m'a surtout intéressé c'est sa vision de cette histoire car j'y adhère. Que cette histoire soit moins cohérente, moins systématique, moins intelligente en quelque sorte, c'est du domaine à proprement parler des historiens que d'y répondre. Mais Foucault a eu raison de poser les questions et de dire ce qu'il en a pensé. Il a suscité ainsi quelques travaux, voire quelques vocations. Et puis, c'est en étudiant au plus près ce discours de la dégénérescence, que j'ai pu comprendre personnellement certains de ces points de passage, ces points de rencontre entre médecine et culture. La dégénérescence incarne cette bio-politique énoncée il y a maintenant plusieurs années. L'auteur de ce terme s'appelait encore Michel Foucault²⁶.

Mai 1335

26 «Naissance de la médecine sociale», in *Dits et écrits...*, vol. III, pp. 207-28; «Naissance de la biopolitique», in *Résumé des cours...*, pp. 109-19.